

Patrick DEVAUX, *Dorures légères sur l'estran*, illustration de couverture Claude Donnay. Préface Eric Dejaeger. 100 pages. Collection Sur La Lune. Editions Les Carnets du Dessert de Lune, 2015. ISBN 9782930607115 12 €

Il y a des romans qui sont d'énormes pavés. Des fictions labyrinthiques qui emmènent dans les méandres du monde ou d'une langue. D'autres sont d'une extrême minceur. Brossent en quelques traits la trame d'une histoire. N'ont que faire des fioritures d'une langue baroque. N'ont que faire des intentions profondes et secrètes des personnages. Filent à toute vitesse de la première à la dernière page, en somme. Comme des trains express, ils ne laissent à leurs lectrices et lecteurs qu'à peine le temps de saisir une atmosphère, une couleur. Ces romans « marchent » peut-être d'autant mieux qu'ils se réfèrent à un genre très codé. Le roman d'amour, par exemple.

Dorures légères sur l'estran est de ces fictions-là, minces comme des mannequins de mode. Livres qui se lisent à toute vapeur. Il y a un homme et une femme. Sébastien et Nathalie. Ils se rencontrent à Ostende, près du Casino. Ils se disent quelques mots, et puis voilà, emballé c'est pesé :

– *Bonjour, Mademoiselle, beau temps, n'est-ce pas ?*

– *Vous avez de l'humour.*

– *Vous avez une superbe démarche. J'ai observé que vous rentriez légèrement les pieds quand vous marchiez [...]*

– *Vous êtes un drôle de coco [...].*

– *Croyez-vous ?*

[...]

– *Un peu fou peut-être ?*

– *Déjà de vous.*

– *C'est bien ce que je disais. Un peu dragueur et beaucoup fou.*

– *De vous. J'insiste.*

Elle, n'a qu'Ostende en tête. Sa lumière. Ses nuages. Ses mouettes. Lui, en miroir, a Bangkok en tête. Les dorures de ses temples et de ses statues. Les sourires de ses femmes. Et ses *garrudas*, hommes-oiseaux protecteurs. Elle, découpe et déchire des magazines de mode, en fait des collages éphémères, des tableaux provisoires inspirés par Ostende. Son atmosphère. Lui, va et vient. Entre la Mer du Nord et Bangkok. Se perdant joyeusement dans ses rues, le labyrinthe de ses baraques et de ses bateaux. Elle, demeurant ici. À l'attendre. Changeant de tenues et de coiffures selon sa fantaisie. Selon la mode. Poursuivant ses collages. Ne cessant de penser à lui. De jalouser Bangkok, la ville qui le retient loin d'elle. Lui, ne cessant de penser à elle, à sa manie de porter la main au cœur, chaque fois qu'une femme le salue en rue ou dans un temple.

Dorures légères sur l'estran n'est que cela. Ne raconte que cela. Une « simple » histoire d'amour. Rapportée sans chichis. Au travers des regards et des pensées que Nathalie porte sur Ostende, que Sébastien porte sur Bangkok. Pas de grandes scènes fracassantes où les amants se déchirent ou doutent l'un de l'autre. Juste quelques motifs qui tournent comme une ritournelle : les dorures, les lumières, les oiseaux, les mains portées au cœur. Et l'autre qui manque. Une histoire d'amour qui commence « comme ça », de façon un peu absurde et finit pareillement, Bangkok gardant pour elle Sébastien, Nathalie se décidant à confier aux vents du Nord ses derniers souvenirs.

Patrick Devaux s'attèle ici à un « art du peu » difficile : arriver à raconter quelque chose qui se tienne, littérairement parlant, sans tomber dans les clichés du genre « roman d'amour » ; arriver à nous intriguer avec trois fois rien sans user d'une langue pseudo-poétique qui se bornerait à rendre compte des « sensations ». Au fond, Patrick Devaux est un funambule. Un équilibriste. Son art tient du dosage. J'imagine que, souvent, il doit croiser les doigts. Et faire tout ce qu'il peut pour ne pas glisser sur une peau de banane. Ensuite, ma foi, à nous, lectrices et lecteurs, de jauger, selon nos goûts et nos humeurs, de la délicatesse et de la réussite de l'envol.

© Vincent Tholomé in *Le Carnet et les Instants*, avril 2015.

Est-ce de la nouvelle ? Du très bref roman ? ou alors la poésie si appréciée de Patrick Devaux pour ses trouvailles dans sa forme habituelle ? Ou est-ce une suite, toujours dans sa prose très dialoguée, des « *Mouettes d'Ostende* », rappelant les souvenirs de Gérard Prévot et de Kathleen Van Melle, pour qui aussi la ville balnéaire signifiait beaucoup ? « *Dorure légères sur l'estran* » nous fait retrouver Sébastien et Nathalie, mais cette fois très loin l'un de l'autre et correspondant. J'avoue avoir aimé les non-descriptions de la Thaïlande par Nathalie et les évocations de l'éternelle Ostende par Sébastien, mais surtout les images et expressions si caractéristiques du poète, semées comme au hasard dans le texte.

© Paul Van Melle, in *Inédit Nouveau N°274*, mai/juin 2015

Dès les premières pages du livre, on se dit : « Je connais ces paysages ; je connais ces personnages... » Les lieux, c'est Ostende et sa plage ; son Casino. Les personnages, c'est lui, Sébastien, dont on ne connaît le nom qu'à la page 26 ; elle, c'est Nathalie, dont le nom n'est révélé que fort tard, page 32. Mais déjà l'on a reconnu les protagonistes des « *Mouettes d'Ostende* », autre roman de Patrick Devaux, paru chez le même éditeur, en 2011.

Les mouettes ? Elles sont omniprésentes dans ce livre, réelles comme celles qui laissent leurs traces de pattes sur l'estran, telles des notes de musique, ou découpées dans du papier – car telle est la principale occupation de notre héroïne, très belle femme aux longues jambes, mannequin, ou qui aurait pu l'être ; « *mouette noire qui tombe dans la vie blanche* » de cet éternel voyageur qu'est Sébastien.

Les mouettes, comme la mer ; comme la digue ; comme l'estran sont les éléments où évoluent Nathalie, qui la caractérisent : « *Elle était cette inconnue venue de nulle part, d'une promenade hésitante entre les bancs d'un bord de mer où s'agitent quelques oiseaux blancs.* »

Lui, c'est l'Asie ; c'est Bangkok ; les bouddhas dorés... ; ces lieux, ces objets vers lesquels il ne cesse de revenir. Seul.

Car Nathalie ne fait jamais partie du voyage.

Ces longues séparations à répétition sont l'occasion, pour nos personnages, de ressentir le manque ; la jalousie, même, pour Nathalie –car elle sent Bangkok comme une rivale.

« *Quand il reviendra, je me déguiserai en bouddha. Ainsi il ne repartira plus.* », finit-elle par dire, dans les dernières pages du livre.

Quant à lui, son destin est de demeurer dans « *la grande magicienne avaleuse d'âmes aux pouces d'or* » : Bangkok, où « *il donne à manger aux chiens des rues* » et, tout comme Nathalie, se touche la poitrine en disant : « *J'ai parfois mal ici* »..., la rejoignant ainsi dans son mal être, malgré la distance, malgré le temps. Douleur légère, mais tenace ; fragile, mais bien réelle ; qui n'est pas sans rappeler celle du Petit Prince, de Saint-Exupéry.

Quand on arrive au terme du roman de Patrick Devaux, on aimerait tant que d'autres pages se proposent à notre lecture. Mais l'on sait que ce n'est pas possible. Tout comme Nathalie qui, dans l'avant-dernier chapitre, découpe la dernière lettre de Sébastien avec « *une tache dorée de l'empreinte de son pouce* » et dit, en tremblant, adieu à son amour.

Tout comme Sébastien, qui a fait de l'errance – et de la folie peut-être – son choix définitif. « *Dorures légères sur l'estran* » est un beau roman, où la mélancolie s'allie aux plaisirs des charmes de l'Asie ; où il semble que, même lorsqu'il y a amour, les êtres ont du mal à se connaître réellement –sauf dans la commune expérience de la douleur et du manque. Sauf dans le partage de la poésie.

© Monique Marta, 23 mars 2015, <http://www.moniqueannemarta.fr>

36 leslivres

les brèves

roman

Dorures légères sur l'estran **

PATRICK DEVAUX

Entre Ostende et Bangkok, la distance est assez grande pour distendre les liens entre Nathalie et Sébastien. Ils se sont rencontrés en Belgique, il ne rêve que des statues de Bouddha. Et peut-être aussi des sourires des Thaïlandaises, tandis qu'elle cherche à reproduire le mouvement des vagues en découpant journaux et magazines. Sur la fenêtre d'Ostende, des nuages sont collés. Sur la joue de Nathalie, Sébastien fait mine d'appliquer une feuille d'or. Rêves dissous dans le temps et l'espace.

P.My

Les Carnets du Dessert de Lune,

100 p., 12 €